Journet-Diallo, Odile. – *Les créances de la terre*

Jean-Paul Colleyn

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/14248>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.14248

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2011

Pagination : 261-263

ISBN : 978-2-7132-2297-9

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean-Paul Colleyn, « Journet-Diallo, Odile. – *Les créances de la terre* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 201 | 2011, mis en ligne le 26 avril 2011, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14248> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14248>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

Journet-Diallo, Odile. – *Les créances de la terre*

Jean-Paul Colleyn

RÉFÉRENCE

JOURNET-DIALLO, Odile. – *Les créances de la terre. Chroniques du pays jamaat (Joola de Guinée-Bissau)*. Paris, Bibliothèque de l'École des hautes études. 2007, 368 p., bibl., gloss., index.

- 1 Avec ce livre, Odile Journet-Diallo nous livre une ethnographie au long cours d'une des sociétés de la région dite « des rivières du Sud », les Jóola-Fúlup, ou comme ils se dénomment eux-mêmes, les Kujamaat de Guinée Bissau. Ethnographie au long cours, parce que l'enquête s'étale sur une quinzaine d'années et que l'auteure revient sur différents thèmes qu'elle avait abordés dans une série d'articles consacrés à cette population et publiés entre 1980 et 2007. Il s'agit incontestablement d'une monographie – et même d'une monographie exemplaire tant s'y manifeste le souci de détail et de la description rigoureuse –, mais l'auteure subvertit le genre sous trois angles. D'abord en choisissant de s'appuyer sur les chroniques villageoises, sur les « affaires », sur les discordes et leurs modes de règlement ; ensuite en nous faisant partager l'itération de la recherche, en montrant combien notre vocabulaire doit constamment se réajuster. Ce sont ces deux premiers angles qui justifient le sous-titre de « chroniques ». Enfin, au cours de sa tentative de synthèse l'auteure discute, sans avoir trop l'air d'y toucher, mais avec une grande acuité, des thèmes majeurs de l'anthropologie contemporaine. La complexité des situations ethnographiques la conduit à déconstruire des notions communément admises, comme l'ethnie, le village, le clan, le lignage, la caste, au profit d'une étude des schèmes organisateurs, des repères idéologiques et intellectuels qui ordonnent localement le social. Deux mots, d'abord, sur la notion d'ethnie, serpent de mer de l'anthropologie contemporaine et toujours l'objet de tension entre les points de vue émiques et étiques. À propos de Joola, Odile Journet montre que les divisions historiques, géographiques et linguistiques ne coïncident pas. L'existence d'un modèle d'organisation lignagère commun ne peut non plus être dégagé. Si l'appellation Joola

garde son sens, ce n'est pas pour désigner une essence ethnique, mais une population que réunit un certain nombre de traits : la pratique d'une riziculture inondée associée à une organisation sociale de type « acéphale », avec une faible hiérarchisation des statuts liés à la naissance, une patrilinéarité traversée d'« hésitations » ; un même attachement aux cultes des *bákin* (puissances et autels correspondants), des modes de division similaires du travail, de l'espace et du temps. Odile Journet-Diallo montre que ce sont surtout des critères d'ordre rituel qui définissent la « terre jamaat ». Les relations entre villages et quartiers se trouvent en effet régies par des rites collectifs cycliques qui balisent un espace où les gens se reconnaissent mais ont constamment à se situer. Ces rites font intervenir des puissances intermédiaires (appelées *ukiin*, plur. *bákin*) entre les humains et Emitey, le dieu créateur. Qu'est-ce finalement que la terre kujammat ? Par « terre », les Kujamaat n'entendent pas seulement le sol, le territoire et les habitants qui le peuplent, mais aussi l'espace invisible où transitent les « âmes » du riz et des défunts à renaître et, par synecdoque, l'ensemble des puissances censées résider en ses profondeurs. Or, vis-à-vis de celles-ci, il semble que nul ne soit jamais quitte : dettes sacrificielles contractées volontairement ou à son insu, dettes héritées de parents défunts, il n'est guère de villageois, homme ou femme, qui ne vive sans « une corde attachée » (p. 4). Qu'il s'agisse de rituels, de travail, de droit, ou de représentations eschatologiques, l'expression consacrée « payer la terre » synthétise les créances, c'est-à-dire l'ensemble des obligations sociales qui définissent chaque individu particulier. C'est avec une minutie derrière laquelle on devine une connaissance approfondie des débats théoriques, que l'auteure étudie un certain nombre d'institutions (au sens maussien du terme) qui, en l'absence de pouvoir politique centralisé, mettent en œuvre une certaine cohésion sociale : la notion de personne (plus dynamique et plus pragmatique que chez Mauss), la lutte (qui, plus qu'un simple sport, apparaît comme un moyen de prévention de la guerre) ; la chasse (qui, au niveau villageois, passe par des rapports symboliques complexes avec le monde animal), les sacrifices, les interdits, la sorcellerie, les rites funéraires (en particulier les interrogations du mort qui donnent sens aux liens intergénérationnels), la construction sociale des genres masculin et féminin (plus équilibrée que chez les voisins mandé), etc. Ce que l'on entend par une personne ou un individu ne peut manquer de fasciner en raison d'une complexité qui transcende les limites trop évidentes du corps physique. Chacun entretient en effet un rapport privilégié avec plusieurs doubles animaux (connus ou à son insu), ce qui, dans la conduite personnelle et les relations avec autrui, induit une vigilance de tous les instants. Finalement, ce n'est pas tant la nature des composantes de la personne qui déterminent son destin ou sa trajectoire sociale, que la manière dont la personne se construit par rapport à elles. Les aléas de la vie sociale d'une part, les compétences acquises dans la communication avec des instances invisibles d'autre part, agissent sur la manière plus ou moins favorable dont ces composantes sont agencées. Retrouver ces différentes composantes, identifier la puissance qui a guidé l'une ou l'autre et s'acquitter de sa dette envers elle, remettre à leur bonne place celles qui errent ou ont été retenues en un lieu caché, constitue un véritable travail mobilisant tour à tour le rêve, la « clairvoyance », le sacrifice. Malgré les bouleversements de l'histoire (notamment les prosélytismes des religions de salut et la scolarisation), ce vaste système de créances de la terre qui enserme à la fois les vivants et les morts, semble résister au point qu'il ne paraît guère excessif de parler d'« économie sacrificielle ». Le livre inventorie méthodiquement les cadres sociaux de cet état de dette permanente. Il complète, nuance, précise et corrige parfois, les

travaux antérieurs consacrés à cette région de l'Afrique. L'auteure parvient à articuler les données historiques (migrations, guerres, esclavage, influences mandées, islamisation), économiques (structures agraires, aires de chasse), des faits d'organisation sociale (parenté, classe d'âge, héritage), des pratiques culturelles (sacrifices, interrogations du mort, rites funéraires) et symboliques d'une complexité inouïe. Combinant astucieusement, au niveau de l'écriture, l'ethnographie et l'anthropologie, ce livre ouvre à la démarche comparatiste de riches perspectives. Je pense en particulier, non pas aux voisins mandé des Joola, plus vigoureusement patrilignagers, mais à la côte du Golfe de Guinée, avec ses aires rituelles, fondées sur la circulation de rites, et ses modes de transmission de *vodun*.